

Philippiens 4, 10-13

En ces temps d'incertitude généralisée, nul ne sait de quoi demain sera fait. Le quotidien le Temps de jeudi dernier titrait : La crise pourrait détruire 50 millions d'emplois en 2009. Nous constatons que l'économie mondiale a été déstabilisée, mais nous ne savons pas comment la remettre sur les rails. Et nous mesurons la disproportion entre un déséquilibre gigantesque et la petitesse de nos moyens personnel.

Alors nous demandons : Comment traverser cette mer démontée qui est devant nous ? Existe-t-il un secret qui nous révèle comment tenir bon le gouvernail pour garder le cap et ne pas chavirer ?

Et voici que l'apôtre Paul dit que ce secret est très simple : Il faut se suffire à soi-même, il faut se contenter de l'état où l'on se trouve. Il parle d'expérience. A ce moment-là, il est prisonnier d'opinion à Ephèse et il s'adresse à sa chère communauté des Philippiens.

Paul est une voix prestigieuse, à prendre au sérieux, mais qui soulève ici tout de même une question. A-t-on vraiment besoin d'ouvrir les saintes Ecritures pour entendre une pareille platitude ? Il n'est rien de moins original et rien de moins motivant qu'une exhortation à se résigner. Des sages de toutes les époques l'ont enseigné.

Ainsi l'immémoriale tradition indienne raconte qu'une nuit, un roi eût un songe. Il rêva qu'il possédait un anneau merveilleux. Lorsqu'il regardait cet anneau et qu'il était triste, il devenait tout joyeux. Lorsqu'il était heureux et qu'il regardait cet anneau, son visage devenait sombre. Il convoqua ses conseillers et leur demanda de tout faire pour trouver cet anneau. Ils se mirent en quête de l'anneau. Après de longues recherches, on le découvrit enfin au doigt d'une vieille dame au regard serein. Sur l'anneau, il y avait seulement ces mots gravés : cela aussi, ça passera...

Cette histoire est un enseignement sur l'impermanence de toute chose et de toute situation. La crise passera, comme les autres. Les temps mauvais finiront bien un jour. La pauvreté et l'abondance, le malheur ou le bonheur, tout cela est fugitif. Il ne faut pas s'y attacher, mais au contraire cultiver le non attachement.

Mais le non attachement est un art difficile. On peut y parvenir au prix d'un long travail, d'un patient apprentissage de la maîtrise de l'esprit et des émotions. Il faut reconnaître que ceux qui ont vraiment pratiqué cette voie et qui ont organisé leur vie autour de la quête du non attachement ont souvent fait preuve d'une fermeté admirable dans l'épreuve. Mais c'est une voie très sélective, réservée à quelques âmes d'élite.

Et puis elle contient quelque chose de déprimant: Se contenter de l'état où l'on se trouve, simplement parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, n'est-ce pas au bout du compte du fatalisme ?

Le mot ici utilisé par Paul est le mot autarcie. Il écrit : Je suis autarcique en toute circonstance. Autarcie veut dire autonomie, autosuffisance, indépendance. Cela veut-il dire que Paul fait-il l'éloge de l'isolement ? La tour d'ivoire est-elle son idéal spirituel ? Recommande-t-il de se préoccuper exclusivement de soi au détriment des autres ?

Ce serait très étonnant. L'Évangile répète sur tous les tons que rien n'est plus important que le prochain, que l'on doit aimer comme soi-même. Il nous est demandé de cultiver la charité et la compassion, donc de nous montrer attentif aux autres et pas de nous en détourner. Le chacun pour soi est totalement contradictoire avec l'interdépendance entre les êtres dont parle la Bible : Il n'est pas bon que l'homme soit seul...

L'autarcie évoquée par Paul s'organise autour d'un centre qui n'est pas lui. Elle s'appuie sur un centre qui ne lui appartient pas mais qui appartient à un Autre. Je puis tout par Celui qui me fortifie. Le fondement de sa vie, c'est un Autre. Le fondement de toute sa vie, c'est Dieu. Voilà son secret. Non plus moi, écrit-il ailleurs, mais le Christ en moi.

Ce qui fait la différence essentielle avec mon histoire indienne. Alors que pour cette histoire, je ne peux que compter que sur mes propres forces, je découvre avec l'apôtre que je peux être aidé par une puissance en moi qui ne vient pas de moi.

C'est le cœur du débat avec le bouddhisme, par exemple: Nous chrétiens, pensons que l'être humain est trop faible pour s'en sortir par ses propres moyens, et qu'il a besoin pour cela de s'en remettre à une instance qui le dépasse...

Ainsi Paul n'est pas un homme seul qui s'exerce à endurcir son âme afin de survivre dans un monde hostile. Il se sent au contraire accompagné, maintenu, porté par Celui qui est plus que le monde. Il a son centre en Celui qui est plus que ce monde. Du coup il ne vit plus de ses seules forces, mais de forces qui lui viennent d'ailleurs, d'au-delà de lui-même.

Au fond, il parle de ce qui est donné à chaque instant de la vie et dont nous ne sommes pas conscients, comme il est raconté que la manne fut jadis donnée au jour le jour à la génération du désert. Je suis un être qui reçoit son être d'un Autre, jour après jour, moment après moment.

J'ai appris à être content dans l'état où je me trouve.

Si les circonstances défavorables de la vie ne parviennent pas à ébranler l'apôtre, c'est qu'il se sait entouré par des circonstances d'un autre ordre. S'il

n'a jamais le sentiment d'être dans le besoin, c'est qu'il vit d'une grâce suffisante pour subsister. Paul n'est pas un homme qui se creuse un abri et s'y réfugie pour échapper aux aléas de l'existence. Il est un homme qui s'engage et n'a pas peur de s'exposer, et qui surtout n'oublie jamais que toutes ces luttes, ces succès et ces échecs, ces victoires et ces défaites ne représentent que le devant de la scène et pas les coulisses.

C'est donc sa dépendance à Dieu qui le rend libre du reste.

Il n'est pas question d'éliminer la détresse et la souffrance de la vie- si on le voulait, le pourrait-on d'ailleurs ? Il est question de les remettre à un Autre pour qu'il nous aide à les porter. Il ne s'agit pas de se barricader contre les adversités et les problèmes qui s'introduisent dans notre vie. Il s'agit de voir ces adversités et ces problèmes à la lumière du drame dont Dieu est l'acteur principal.

On parvient à l'autarcie personnelle en acceptant que notre vie soit enracinée au delà d'elle-même, dans la vie divine. Non pas moi, mais le Christ en moi.

Le paradoxe de cette épître est qu'elle met à égalité la pauvreté et l'abondance. Je me suffis dans la pauvreté, je me suffis dans l'abondance.

Que la pauvreté puisse constituer une épreuve, cela se passe de commentaire. J'en profite pour rappeler que l'Évangile ne fait pas l'apologie de la pauvreté. La pauvreté n'est pas une valeur. Lorsque Jésus affirme « Parmi vous, il y aura toujours de pauvres », il veut dire que nous aurons toujours un prochain à secourir et un problème récurrent à résoudre.

Mais l'abondance ? En quoi l'abondance est-elle une épreuve ?

L'abondance est l'état dans lequel nous avons l'illusion de pouvoir nous passer de toute aide extérieure. Nous avons l'impression de nous autosuffire. Mais ce n'est qu'une impression. En réalité, nous investissons notre sécurité dans des choses qui peuvent à tout moment nous faire défaut- voyez les marchés financiers...

Souvenez-vous de la parabole de l'homme riche qui amasse dans son grenier pour plus tard, alors que la nuit même sa vie lui sera redemandée. Et Jésus de commenter : A quoi sert à un homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre sa vie ?

Oui, à quoi bon accumuler des biens et du pouvoir si c'est pour passer à côté de l'essentiel ? Vivre parmi les richesses est aussi un défi, car on est tenté de combler par l'accumulation des biens le vide de notre cœur et le vide de notre civilisation.

Ainsi notre texte nous défend de penser que la découverte de cette puissance en nous qui ne vient pas de nous serait exclusivement réservée à ceux qui sont dans la détresse. Dans la pauvreté comme dans l'abondance, il est possible de vivre avec Dieu, il est possible de vivre de la vie de Dieu.

Je pense que nous entrons dans une époque qui pour les chrétiens représente une opportunité et une chance. Une chance de faire valoir ce dont nous vivons effectivement. Car le secret de la force qui s'accomplit dans la faiblesse se répète parmi nous.

Au moment où notre marche semble plus précaire que jamais, nous réalisons que nos pas se posent sur une arche de pont lancée au dessus du vide. Et si Dieu nous expose à l'épreuve, c'est pour nous apprendre à marcher sans faiblir ni faillir sur cette arche de pont.

Puissent notre intelligence et notre âme être centrées en Dieu, c'est-à-dire envisager les choses qui passent non à partir du moi (mes conceptions, mes jugements, mes peurs) mais à partir de Dieu en moi !

Puissions-nous être délivrés de l'obsession de l'abondance comme de l'angoisse de manquer !